

LE  
CLAN

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Le clan / Julie Rivard

Autres titres: Mezza morta

Nom: Rivard, Julie, 1977- , auteure

Rivard, Julie, 1977- | Pasquale et Nadia

Description: Nouvelle édition. | Publié antérieurement sous le titre: Mezza morta.

Lévis, Qc: Éditions de la Francophonie, 2009.

Sommaire incomplet: tome 2. Pasquale et Nadia.

Identifiants: Canadiana 20250047969 | ISBN 9782898671326 (vol. 2)

Classification: LCC PS8635.I937 M49 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture: Karine Chevrier,

à partir de Shutterstock / Switlana

Freepik / Rawpixel.com

Envato / Ulyam789

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

JULIE RIVARD

LE  
CLAN

2. *Pasquale et Nadia*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Le clan*

1. *Vic et Janie* 2026

*Le cinquième balcon*, 2025

*Les hôtesse de l'air*

1. *L'embarquement*, 2022
2. *L'atterrissage*, 2023

*Les canotiers*, 2021

*La maison des Levasseur*

1. *1958. Le grand bouleversement*, 2019
2. *1959. Les grandes rafales*, 2019
3. *1964. Les grands remous*, 2020

*« Les gens blessés sont dangereux.  
Ils savent qu'ils peuvent survivre. »*

— JOSEPHINE HART



## Prologue

Cet endroit, plongé dans la pénombre, ressemble à un boudoir de bordel, filles à demi-nues en moins. Cela ne saurait tarder. Dans la petite pièce sans fenêtres, tout est bleu. Entièrement bleu. Des tapisseries brodées jusqu'aux tables laquées et aux divans de velours de style rococo. Même les motifs de l'épaisse moquette sont teintés de bleu marine et de bleu français. Seul le lustre en cristal se démarque du lot de bibelots azur qui complètent le décor. Sur l'une des tables parfaitement astiquées se trouvent trois armes de poing : un modèle CZ de la République tchèque, un Colt américain ainsi qu'un Glock autrichien. Deux hommes contemplent les pistolets comme des demoiselles aristocrates s'émerveillant devant de somptueux bijoux. Le plus vieux s'adresse à l'autre dans leur langue maternelle.

— Choisis.

— Vraiment ?

— Celui que tu préfères.

Le plus jeune des deux individus referme ses doigts blancs constellés de taches de rousseur autour du Glock. Il lève l'arme dans les airs, l'inspectant religieusement. Il paraît en transe.

— Je te confie une tâche. Et tu devras la réaliser, coûte que coûte, même si tu dois y laisser ta peau.

Le rouquin se redresse, dos bien droit, telle une planche. Le parfait soldat. Preuve que le lavage de cerveau a bien fonctionné.

— Je ne veux pas que Vic Fresu ait le luxe de séjourner en taule comme sa merde de frère. Rendons service à tout le monde en l'envoyant dans son caveau familial par la voie express.

Les hommes se sourient en guise d'acquiescement. Voyant toutefois que son subordonné ajoute de plus en plus de folie à son sourire, le patron retrouve ses airs durs et froids.

— Mais il faut que tu le fasses proprement, ordonne-t-il, en y mettant du coffre. Une balle dans la nuque et une autre dans la tempe. C'est tout!

— Dommage. J'aurais bien aimé laisser ma signature.

— Ce n'est pas le moment pour tes saloperies habituelles. Rapide et efficace. Tu laisses tes perversités à la maison. Compris?

Le «tueur fou», comme gentiment surnommé par ses acolytes, a été battu, humilié et abusé toute sa jeunesse. Il est le produit de toutes les horreurs de la société. Un enfant du viol, un garçon amer et viscéralement mauvais, un accro aux hallucinogènes, un être sexuellement dépravé et psychotique... Bref, un déviant à ne jamais, au grand jamais, croiser sur son chemin. Et Vic Fresu est, sans le savoir, sa mission kamikaze.

# 1

## Turbulences

*Aéroport international Montréal-Trudeau, fin juin 2024*

Les passagers ont bouclé leur ceinture. Le pilote a annoncé le départ et les conditions du vol, ainsi que sa durée. À peine trois heures et trente minutes. Hommes, femmes et enfants semblent ravis et même détendus à la perspective de ce court voyage qui se fera en douceur grâce à une météo idéale. Tous paraissent ravis, sauf une certaine femme blonde, début trentaine. Sur son visage se peint une expression de pur étonnement.

— Comment ça, juste trois heures et demie? Est-ce que c'est une escale avant notre destination finale? Tu m'as dit qu'on allait à l'île Maurice!

— Je t'ai menti.

L'effet de surprise se transforme graduellement en incompréhension, puis en rancœur naissante. Janie est mécontente de s'être encore fait prendre dans des manigances, sans doute aussi complexes que risquées. Avec tout ce qu'elle a vécu au fil des derniers mois, elle pensait s'être endurcie. Elle croyait

bien avoir foutu sa naïveté à la porte. Et pourtant ! Elle s'attarde sur la boucle de sa ceinture de sécurité. Il est encore temps de se ruer vers l'avant de l'avion, direction passerelle, si jamais Vic lui dévoile un scénario trop abracadabrant.

— Janie, relaxe ! lâche-t-il, en saisissant ses deux mains pressées.

Ce dernier ne la regarde plus avec son sourire de voyageur emballé à l'idée de découvrir un nouveau pays. Il ressemble de nouveau à Vic Fresu, parrain de la mafia sarde à Montréal. Il a changé de personnage en une fraction de seconde. Ce regard noir, impitoyable, a toujours le don de subjuguier Janie... et de faire raidir d'appréhension tous ses lieutenants et hommes de main.

— Avais-tu dit à quelqu'un que tu partais pour l'île Maurice ? ajoute-t-il dans un chuchotement.

— Je l'ai juste mentionné à ma coloc.

— C'est tout ?

Janie réalise alors qu'elle a encore un long bout de chemin à faire quant à « l'éthique mafieuse », c'est-à-dire toutes les règles découlant du code d'honneur des mafiosi italiens. Tout premier point à retravailler : l'omerta. Déçue d'elle-même, elle tourne le visage vers le hublot avant de se livrer à une confession.

— J'ai publié sur Insta que je tombais en vacances, mais je n'ai pas mentionné de voyage par avion, ni de lieu précis.

— Peu importe, se choque Vic, tu sais bien que la première chose que les policiers ou les journalistes consultent, ce sont les réseaux sociaux !

— Je suis vraiment désolée, Vic. Je ne suis pas habituée à tout cacher, depuis mon enfance, comme tu le fais!

L'homme détache ses mains des siennes et se cale dans son siège. Il la lorgne gravement. Janie sait que son écart de conduite, pourtant léger, pourrait porter préjudice à Vic. Possiblement lui coûter la vie! Celui-ci la regarde toujours sans broncher... Attend-il d'autres excuses plus convaincantes? Janie a tout dit. C'est une gaffe stupide. Considérable, mais stupide. Que dire de plus? C'est alors qu'une agente de bord vient mettre un terme à l'inconfortable attente. La dame se montre des plus sympathiques, ce qui crée un contraste marqué avec la tension tout juste installée entre les deux passagers.

— Est-ce que je peux vous offrir un verre de champagne?

Janie en est à sa première expérience en classe affaires. Elle jette un regard interrogatif à Vic, demandant silencieusement si elle peut se permettre ce luxe ou non. Elle est pourtant au courant de sa considérable fortune personnelle, bien blanchie dans plusieurs entreprises de couverture, mais préfère lui laisser l'approbation finale. Et si elle était bien franche, elle admettrait que la situation l'importune quelque peu. Janie a toujours été libre et indépendante, comme la majorité des femmes de sa génération. Or, lorsqu'il est question de trucs hors de prix et somme toute futiles, comme quelques bulles dans un verre, elle ne peut faire autrement que de s'en remettre à Vic.

— Absolument, finit par trancher Vic. On a plusieurs choses à célébrer.

L'agente de bord dirige un sourire radieux vers la demoiselle. Elle doit s'imaginer de grands bonheurs un peu clichés et surtout totalement éloignés de la réalité, telles des fiançailles et, pourquoi pas, un petit bébé déjà en chemin. Quelle situation absurde ! Au contraire, il n'y a que le lancement de livre de Janie à souligner. Et encore ! Une série d'événements funestes ont assombri ce bel accomplissement. Carlo Caporal a été tué d'une balle au crâne et elle ne connaît toujours pas l'identité du meurtrier. Si seulement elle savait... Il y a aussi Roman Fresu, l'aîné de Vic, qui a trahi sa famille avec sa rancune accumulée tournée en pure malignité. Par chance, celui-ci pourrit présentement en prison. Enfin, Poliakov est décédé, étouffé avec ses propres vomissures à la suite d'un empoisonnement spectaculaire au laurier des bois. Les deux clans ennemis des Fresu, c'est-à-dire les Russes et les Siciliens, se retrouvent donc décimés. Et assoiffés de vengeance.

— Es-tu bien certain de vouloir célébrer après mon imprudence ? chuchote Janie, une fois que l'agente de bord s'est éloignée.

Vic prend une profonde respiration sonore.

— Si je t'ai menti, c'est parce que je savais très bien que tu laisserais filer quelque chose. C'est normal. Comme tu le dis si bien, ça ne fait pas des décennies, comme moi, que tu prends le double de précautions. C'est mon style de vie. Pas encore totalement le tien.

Il lui fait un signe du doigt, l'invitant à se rapprocher de lui. Le cœur de Janie se met à palpiter. Assise sur le siège en face du sien, la disposition des bancs étant différente en première classe, elle doit pencher le corps vers l'avant afin de réduire

la distance entre leurs deux visages. Les lèvres de l'homme sont maintenant à proximité des siennes. Le contraste entre la fraîcheur mentholée de sa bouche et la chaleur de son corps est loin de la laisser indifférente. S'il n'y avait pas d'autres passagers non loin, elle lui arracherait sans doute sa chemise et s'installerait à califourchon sur lui ! Pour demeurer digne, elle se contente de faire sauter un seul de ses boutons afin d'avoir un minime aperçu de son torse. Vic reprend alors le fil de leur conversation, dans un murmure aguichant.

— On va passer une semaine, tout seuls, dans une hutte de luxe, à Columbus Isle.

Janie sent sa culpabilité partir en fumée. Un petit hébergement privé dans les Bahamas ! Elle n'a qu'une seule envie : éclater de joie de manière retentissante ! Mais, elle se retient, question de ne pas attirer l'attention sur Vic.

— Je suis conscient du bordel immense que je t'ai fait endurer, Janie. Et je suis très au courant de tes doutes, de tous les moments où t'avais juste le goût de foutre le camp. Je sais *très bien* qui je suis. Contrairement aux vampires, je vois mon reflet chaque matin dans le miroir.

Janie ne peut s'empêcher de pouffer de rire. Fidèle à lui-même, Vic ne rigole pas. Il semble même mal à l'aise. Ce qui est rarissime, compte tenu de sa rigueur et de son assurance habituelles qui lui ont valu le titre de parrain à seulement trente-huit ans. Son embarras est plutôt dû aux paroles qu'il s'apprête à exprimer et qu'il a formulées avec soin dans son esprit pendant que Janie riait. Enfin, il se lance.

— En tout cas, t'es encore là et ça en dit long sur toi. Ça m'a fait réaliser à quel point je t'...

L'agente de bord réapparaît avec deux flûtes remplies d'une magnifique boisson pétillante dorée. Vic toussoie. Il paraît gêné de n'avoir pu terminer sa phrase. Il vient de piler sur son orgueil devant Janie... et pour rien, au final.

— Je vous souhaite un merveilleux vol. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-moi signe. Mon nom est Oksana.

Vic accepte sa coupe avec un hochement de tête un peu trop bête au goût de Janie. Un soupçon vient de naître en lui. C'est le prénom slave qu'il n'a pas digéré. Est-ce le grand retour de sa paranoïa ou un réel signal d'alarme à considérer ?

— Oksana, vous dites ? C'est un joli prénom.

— Merci, monsieur. À nouveau, je vous souhaite un agréable vol.

— Non, non, restez un instant.

Au tour de l'agente de bord d'afficher de subtils signes d'embarras. La peau de son cou, puis de ses joues, a pris une teinte rosée fort évidente.

— Vous venez d'où ? insiste Vic.

— De la ville d'Homiel.

— C'est bizarre. Votre français est impeccable.

— Vic ! chuchote Janie.

La dame déploie de nouveaux efforts pour recouvrer sa gaieté initiale.

— Mon père était diplomate, monsieur. J'ai vécu aux quatre coins du monde. Suisse, Espagne, et ailleurs. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Vic lève sa flûte pour la saluer avec une galanterie factice. Janie est morte de honte.

— Ça va ressembler à ça, notre petite escapade? Tu vas contre-interroger tous les gens croisés? Fouiller pour des empreintes digitales, tant qu'à y être? J'ai eu mon lot de stress ces derniers mois et je croyais que tu voulais m'éloigner de tout ça. En tout cas, pour l'instant, ce n'est pas trop réussi.

Le mafioso hausse un sourcil, se mordant l'intérieur de la lèvre pour s'empêcher de lui répondre avec aplomb. Janie prend peu à peu conscience de ce qu'elle vient de lui balancer. Et c'est toujours fâcheux de le réaliser après que les affirmations aient été formulées. Elle se hait d'avoir autant de répartie. Après tout, si les sources de stress de tout un chacun devaient être comparées, le grand vainqueur serait *toujours* Vic Fresu. Qui a souffert de la fausse mort de son frère? Vic. Qui s'est fait faire des coups de salaud par deux organisations criminelles pernicieuses? Vic. Qui a dû se désintoxiquer brutalement, sans aide médicale, des narcotiques? Certainement pas Janie Chamberland.

— Bois donc ton champagne, finit-il par dire d'une voix posée, presque tendre.

Sans hésiter, elle vide son verre d'un trait, rejetant la tête vers l'arrière à la manière d'une collégienne avec son sixième *shooter* de tequila. Vic lui adresse un sourire béat. Janie est tombée pile sur son genre d'humour.

— C'est *ça* que je veux, dit-elle, en glissant une main sur la cuisse de l'Italien. Je veux que tu souries plus souvent. Je veux te voir pleinement détendu pour une fois. Et je veux que tu me laisses te faire plaisir, le plus souvent possible et de plus d'une façon...

Janie sait très bien que ça passera ou que ça cassera. Elle s'est si souvent heurtée à ses refus dans le passé. Ce n'est pas une question de désir. Vic lui a bien avoué qu'elle était extrêmement séduisante et sensuelle... Et au cours des dernières vingt-quatre heures, elle est parvenue à le faire fléchir pour de bon, à plus d'une reprise. Elle espère que les traumas d'adolescence de Vic ne le refréneront plus trop, désormais, maintenant qu'ils ont franchi le pas. Or, elle se doute bien que le trauma de sa cousine Nina ne s'effacera pas si facilement. Comment peut-on atténuer la douleur persistante d'une pendaison ? Et celle marquante d'un fœtus dont la vie s'est éteinte par la même occasion et dont Vic était le géniteur. Une tragédie qui, clairement, continue de lui gâcher l'existence, plus de deux décennies plus tard. Mais, contre toute attente, Vic répond à l'appel concupiscent de Janie. Il repousse ses mèches blond cendré et lui effleure l'oreille de sa bouche chaude.

— Combien de temps, déjà, avant d'arriver à destination ?

Vic a posé cette question avec impatience, tout en capturant la main de Janie pour la diriger vers son entrejambe. Après lui avoir permis de constater la dureté de son membre, Vic fait lentement remonter sa main vers son abdomen, sur sa chemise d'un blanc immaculé. Il semble se foutre de l'œillade indiscreète du passager assis de l'autre côté de l'allée. Voilà un pas majeur franchi par Vic le pape, comme le surnomment

certains acteurs de la scène interlope. Janie n'en peut plus d'attendre d'être prise de nouveau par lui. Elle se recule au fond de son siège en soupirant de désir. Après avoir placé son oreiller de voyage de manière à former un écran contre les yeux à la traîne, elle remonte doucement le bas de sa robe et insère ses doigts dans sa petite culotte de satin. Vic est saisi par la beauté du tableau se peignant devant lui. Il croise les jambes pour camoufler le relief encore plus présent dans son pantalon et appuie sa tempe droite contre son poing afin d'admirer la jeune femme en pleine action. La tête ainsi inclinée et la mine grave, il se laisse absorber par les caresses langoureuses qu'elle se procure en silence, de manière interdite. La gorge devenue sèche, il reprend sa flûte de la main gauche et cale lui aussi son verre d'un seul coup. En voyant le mouvement des doigts de Janie s'accélérer sous sa culotte, il remue sur son siège et change de position pour écarter les cuisses, s'y appuyer les coudes, poings maintenant pressés sur les lèvres. Lorsque des agents de bord se croisent dans l'allée, Janie ralentit la cadence et retire subtilement ses doigts de son sous-vêtement. Elle ramène le bas de sa robe jusque sur ses genoux tout en offrant un adorable sourire à Vic. Ce dernier secoue la tête avec ébahissement. Puis, il lève la main pour commander deux autres verres. Janie ne l'a pas lâché du regard. Elle a bien remarqué la façon avec laquelle il s'est léché la lèvre inférieure. Elle a aussi vu le brasier éclater au milieu de ses prunelles sombres. Elle se languit d'être entièrement seule avec lui. L'anticipation est quasi insoutenable.



## 2

### Coup d'envoi

— Vic est en dehors du pays. Je vais donc bosser plus d'heures cette semaine.

— Mais ça ne se peut pas, travailler plus d'heures! T'es jamais à la maison, se plaint Gianpiero. Tu ne pourrais même pas me dire la couleur de la peinture sur nos murs!

Le mari de Franca, de dix ans son aîné, souffre de graves problèmes cardiaques. Il a été victime de son premier infarctus un peu avant la fin de sa période d'emprisonnement. Il est ensuite retourné sur le terrain pour Fresu père, en tant que collecteur de dettes de jeu et de prêts usuraires. Cela n'a duré que six mois, puisque Gianpiero Putzulu a été terrassé par une seconde crise cardiaque lors d'une dispute musclée avec de jeunes bandits qui tentaient de marchander sur son territoire. Cette nuit fatidique l'a laissé temporairement paralysé du côté gauche. Gianpiero a dû se soumettre à de longues séances d'ergothérapie pour redevenir partiellement mobile et a alors décidé de demander à son vénérable parrain de lui *permettre* de se retirer de la mafia. Car n'en sort pas qui veut! La mafia, c'est pour la vie. Rares sont ceux qui peuvent

quitter cette sous-société avec une bonne vieille tape dans le dos. Plus souvent, c'est une balle dans le front qui vous indique la sortie.

— Moi, je travaille à l'extérieur et toi, tu fais la polenta, blague Franca. C'est le monde moderne.

Son époux bougonne en jetant les bras dans les airs.

— Et tu prends soin de ton petit cœur, renchérit-elle. C'est le plus beau travail que tu puisses faire pour garder ta famille heureuse. Maintenant, je me sauve. *Ciao!*

C'est en tant que *consigliere* que Franca s'en va négocier un arrêt des hostilités avec les Russes et les Siciliens. Tous les clans ont assez saigné. La vulnérabilité nuit à la prospérité. La famille Fresu souhaite raccommoder son entente d'affaires avec les Russes, sans jamais ajouter de nouveaux secteurs d'activité, et ne faire que de la sous-traitance occasionnelle avec les Gods haïtiens. Sans plus! En colmatant la brèche et en se montrant de nouveau solidement ancré, le clan Fresu évitera que d'autres familles italiennes de Toronto ou même de New York débarquent à Montréal pour faire le ménage et remettre de l'ordre en ville en imposant leurs conditions. Les règlements de comptes doivent cesser. Les Fresu doivent se sortir de ce fiasco en réaffirmant leur crédibilité et leur dominance.

— Hé, Franca! Attends un peu!

Pasquale Fresu descend de son Audi au moment même où Franca monte à bord de sa berline. Il remonte l'allée pavée au pas de course afin de lui offrir l'un de ses plus chaleureux sourires. Ainsi qu'un document.

— Tu t'en allais? Avant de partir, regarde un peu ça! Je viens de m'acheter un condo près du bureau.

Franca admire la collection de photos, puis fait la lecture des atouts de sa nouvelle propriété: toit cathédrale, céramique chauffante dans la salle de bain, planchers d'ardoise et de bambou, ainsi qu'un foyer central sur quatre faces.

— *Bravo, Pasquale! È una grande acquisizione*<sup>1</sup>.

— *Grazie, zia Franca*<sup>2</sup>, se réjouit-il en accueillant son étreinte de félicitations. Vic m'a laissé un message avant de partir. J'ai juste accéléré le processus de mon côté.

Il retire le premier document des mains de Franca, le remplaçant par un petit bout de papier. Elle le déplie, sourcils froncés. Elle se demande ce que Vic peut bien tramer, encore une fois. La note manuscrite se lit comme suit :

*Avec tout ce qui s'est passé, je pense que c'est le temps de repartir à neuf. En d'autres mots, vendre la demeure de nos parents. Question que je ne te refasse plus le coup du départ précipité. Et question que je ne me prenne plus pour ton père.  
Je t'aime. Signé: Vic, ton frère.*

Franca replie le mémo. Elle est ébahie. Jamais elle n'aurait cru Vic capable de vendre la maison de son enfance à d'éventuels acheteurs inconnus. Lui qui se veut ultraconservateur. Lui qui tient ses souvenirs aussi fermement qu'un moine le fait avec son chapelet.

— T'emménages bientôt? demande-t-elle.

---

1. Bravo, Pasquale! C'est une belle acquisition.

2. Merci, «matante» Franca.

— C'est déjà libre. Je pense que je vais aller faire quelques boîtes après le boulot.

Pressée, Franca prend rapidement place derrière le volant, puis se met à bougonner en cherchant sa clé tombée entre le siège et le bras de vitesse. Alors qu'elle tâte le tapis côté conducteur, Pasquale s'accoude contre la fenêtre ouverte de sa portière.

— Ne t'étonne pas si certains de nos gars se pointent à la maison, affirme Franca, en insérant finalement sa clé dans le contact. On a laissé croire à tout le monde que Vic prenait l'avion seulement demain.

— D'accord. Mais si quelqu'un le demande, qu'est-ce que je réponds ?

— Qu'il rencontre de nouveaux fournisseurs pour l'épicerie.

Elle le salue d'une main preste, tout en s'appliquant du rouge à lèvres de l'autre devant le miroir médian de l'habitacle. Ensuite, elle recule en vitesse hors de l'entrée et fonce vers le boulevard Décarie. Franca se stationne à une rue de distance de l'endroit désigné pour accueillir la réunion au sommet. Tout en marchant, elle repense à ses arguments, les tournant sens dessus dessous. Comment convaincre deux organisations criminelles, éprouvées et vindicatives, de passer l'éponge et de parvenir à cohabiter dans une ville considérée plutôt petite d'un point de vue territorial ? Sans plus tarder, elle pousse la porte vitrée devant elle.

— Madame Putzulu, bienvenue ! Suivez le couloir jusqu'au fond.

Le gym Askaro s'avère inusité comme lieu de rencontre de membres importants du monde criminel. Mais, plus on fait dans l'inhabituel, moins les policiers sont soupçonneux. Parfaite cachette. Parfait cachot pour ne plus jamais en ressortir, aussi ! Au rez-de-chaussée, des dizaines d'hommes et de femmes s'entraînent avec des poids, des haltères et des *punching bags*, tandis que d'autres pratiquent les techniques enseignées par leurs professeurs de jiu-jitsu, de lutte gréco-romaine et de sambo, une discipline tout droit sortie de l'ère soviétique. Une odeur « d'effort » plane sur la salle.

Avant de s'engouffrer dans l'étroit couloir, Franca ne peut s'empêcher de remarquer l'un des jeunes hommes à l'entraînement. Ses cheveux sont roux comme la flamme et sa peau, blanche comme la chaux. La sueur ruisselle sur son visage, éclaboussant parfois l'adversaire qui se démène devant lui. Le jeune homme est acharné au combat. Son style est nerveux et un peu trop euphorique aux yeux de Franca. Il produit un grand rire saccadé chaque fois que son partenaire se retrouve au sol, puis change radicalement d'attitude en vociférant des insultes en langue slave. C'est très antisportif et personne n'ose le remettre à sa place.

— On va devoir vous fouiller, madame Putzulu. Ne le prenez pas personnel.

La fille qui tâte les aisselles de Franca est l'une des anciennes escortes de feu Poliakov. Elle a hérité des fonctions de Nadia, cette dernière s'étant volatilisée grâce à l'assistance secrète des Fresu. La demoiselle se prénomme Vera et répond maintenant à Bitov, le nouveau cerveau des Russes. Bitov est petit, trapu, grisonnant et surtout antipathique. Quoique sournois,

Poliakov avait toujours eu le don de divertir Franca. Or, son successeur est loin d'être distrayant. D'ailleurs, il est souvent tentant de lui briser les lunettes en pleine poire !

— Très bien, madame Puztulu, valide Vera. Vous pouvez entrer maintenant. Ils vous attendent. Vous êtes en retard de dix minutes.

Franca lui décoche une œillade chargée de reproches. Vera lui tient tête. Elle lui renvoie même un demi-sourire condescendant en lui désignant la bonne porte de la main gauche. Elle est donc gauchère. Franca remarque et mémorise tout. Absolument tout. Au cas où. Elle pénètre dans la pièce qui lui est indiquée. Tous les regards se braquent vers elle en simultané. La conseillère ne prononce aucune formule de politesse, ne leur offre aucun hochement de tête. Elle note cependant la petite fenêtre qui débouche sur le terrain.

— Il y a de la vodka sur la table, lance Bitov. Servez-vous.

Franca aperçoit trois verres vides, ainsi qu'une bouteille bien froide. Elle suinte légèrement. Sans doute sort-elle d'un seau garni de glace. C'est un alcool aussi raffiné que cher. À quelques centaines de dollars la bouteille. De la vodka Jewel of Russia édition limitée, rien de moins. Franca l'a reconnue à son bouchon noir et doré, imitant la forme d'un des dômes d'une église orthodoxe, communément appelés bulbes. En temps normal, Bitov lui aurait tendu un verre déjà rempli, avec des sablés ou tout autre délicieux accompagnement. Les Russes ne se montrent pas aussi exubérants que les Italiens lorsqu'ils reçoivent, mais ils se font toujours un devoir d'être

courtois et généreux. Aujourd'hui, Bitov se moque bien de maintenir la réputation de son peuple. Il n'a qu'un objectif : conclure cette réunion forcée au plus vite.

— Puisque vous êtes chez moi, je vais prendre la parole le premier. En fait, je vais débiter par une question à l'endroit de nos chers amis les Sardes : est-ce uniquement pour épargner la vie de Roman Fresu que vous souhaitez une trêve plutôt qu'une guerre en bonne et due forme ?

Merveilleux. Bitov est encore plus intellectuel et nez en l'air que son prédécesseur. Sa grammaire et sa syntaxe plus que parfaite ajoutent de la pédanterie à son personnage. Franca n'essaie même pas de camoufler son irritabilité. Elle l'exprime par un profond soupir.

— Roman Fresu ? C'est qui, ça, Roman Fresu ? ajoute-t-elle, sardonique. Je vais mettre une chose au clair pour tout le monde : ce n'est pas par manque de couilles qu'on souhaite une trêve. C'est parce que c'est le temps d'être sages pour éviter que Montréal s'en aille sur la *bum*.

Les paupières de Bitov se plissent sous le coup de l'incompréhension.

— Pour que Montréal ne se dirige pas tout droit vers une déchéance sans précédent ! précise Franca, en élevant un petit doigt aristocratique.

Les yeux du nouveau chef russe ne sont plus que deux minces fentes. Seule une fureur difficilement maîtrisée s'en échappe. Le représentant – ou plutôt LA représentante – des Siciliens se mord la lèvre pour s'empêcher de pouffer de rire. C'est que Gina Caporal ne veut ni déchaîner la furie de Bitov

ni faire de cadeau à Franca. Elle a de bonnes raisons de croire que son patron, Vic Fresu, est l'assassin de son père, Carlo Caporal. Le seul cadeau qu'elle offrira un jour à Fresu est un beau cercueil en acajou bien astiqué.

— Ma chère Gina, je ne croyais pas te voir ici.

— *As you already know, Mrs. Putzulu, fate hasn't provided me with brothers. To honor my father, I've decided to temporarily take the reins*<sup>3</sup>. Ça vous surprend? dit-elle alors dans un français moyen, en regardant tour à tour Franca, Bitov et Vera, sa secrétaire particulière.

Le silence engendré par la Sicilienne s'étire sur plusieurs secondes qui paraissent comme des minutes. Puis, une sonnerie téléphonique retentit. C'est la cinquième symphonie de Tchaïkovski. Typique. Bitov s'excuse en élevant un index potelé et répond à son interlocuteur. Il s'agit d'une certaine agente de bord pour une ligne aérienne desservant les Antilles, les Bahamas et l'Amérique du Sud. «Monsieur Bitov, je vous appelle de Columbus Isle. La personne que vous m'avez demandé de surveiller a pris un vol différent, une journée à l'avance. Il se trouve ici même, avec une jeune femme blonde. Je vous contacte dès que j'obtiens le nom de leur hôtel.» Bitov éteint son mobile et fixe gravement le vide. Franca tente de déchiffrer le maximum d'informations, ou plutôt d'intuitions, de son expression corporelle. Elle décèle entre autres une bonne dose de contrariété. Bitov chuchote une consigne à l'oreille de Vera, qui part ensuite en coup de vent.

---

3. Comme vous le savez déjà, madame Putzulu, le destin ne m'a pas donné de frères. Afin d'honorer mon père, j'ai décidé de reprendre temporairement les rênes.

— Puisque c'est vous qui désirez une trêve, vous devrez faire des concessions, annonce Bitov, en se croisant les jambes, l'air de n'avoir aucun tracas.

Franca cherche rapidement quelque chose de judicieux à lui offrir. Elle songe à un petit territoire qui donne du fil à retordre aux Fresu depuis des années. Celui où Gianpiero, son mari, a jadis eu du trouble avec de faux caïds qui se prennent pour des *stars*. Elle en rit dans sa barbe.

— Ma famille vous offre la partie ouest de Montréal-Nord.

— C'est généreux. Étrangement généreux même. Devrais-je m'en méfier ?

Bitov a le sourire aux lèvres, tout à coup. De toute évidence, la négociation est un art qui le passionne. Surtout lorsque les choses se corsent. Franca évite de se lancer dans une argumentation, se contentant de réfuter les soupçons.

— J'accepte cette offre à une condition, lâche le Russe. Si jamais nous devons refaire une rencontre comme celle d'aujourd'hui, dans le futur, je veux m'entretenir avec des hommes. Uniquement des hommes.

Les femmes se raidissent sur leur chaise. La plus sulfureuse des deux, Gina, se dresse ensuite sur ses talons hauts, prête à gifler le chef moscovite. Juste avant de poser un geste qu'elle regretterait amèrement par la suite, elle se ravise, sans toutefois se gêner pour agiter un doigt à l'ongle très long et manucuré sous son nez.

— *Listen, you Bolchevik!* C'est moi le patron chez nous et ton comportement macho me donne le goût de le rester longtemps

après que t'as pris ta retraite. Ah, et une dernière chose : j'ai un crisse de caractère de cochon, ça fait que tu garderas tes commentaires des années cinquante pour toi. *Hai capito*<sup>4</sup> ?

Amusée, Franca se met à taper des mains lentement. Ses applaudissements sont teintés de sarcasme.

— Votre insolence me donne envie de rajouter des conditions, madame Caporal ! vocifère Bitov, entre ses petites dents brunies par des décennies de tabac et de thé noir.

Sans attendre la riposte de sa rivale sicilienne, Franca recule sa chaise pour mieux se relever. Elle se plante devant Bitov, signifiant très clairement qu'elle est sur le point de se retirer. Vera toussote, de façon trop appuyée, pour lui signifier sa désapprobation.

— Là, on va cesser le niaisage. On vous donne une partie de Montréal-Nord et Gina vous rend les foutus hélicoptères que le foutu Roman vous a dérobés !

L'homme fait un geste circulaire de l'avant-bras pour lui dire d'en rajouter.

— Oh que non, mon cher Bitov ! Ça se termine ici. Et de votre côté, vous vous engagez à poursuivre notre alliance pour les escortes et les voitures volées. Sans magouilles. À prendre ou à laisser.

Franca promène un regard inquisiteur de Bitov à Gina, puis de Gina à Bitov. Le téléphone cellulaire du mafieux russe entonne de nouveau sa symphonie. Plutôt que de le

---

4. T'as compris ?

désactiver ou de le remettre à Vera, il fait patienter tout le monde en prenant cet appel inopportun, debout face au mur. Lorsqu'il se retourne enfin, ses grosses joues pourpres et ses narines dilatées sonnent l'alarme chez Franca. Il paraît survolté... et la *consigliere* se doute bien que c'est en raison d'une manœuvre secrète. Elle le maudit pour sa perfidie et se promet d'en découvrir l'objet.

— J'accepte toutes les conditions. Maintenant, partez. Immédiatement.

— Avec plaisir! rétorque Franca, déjà en direction de la sortie.

Gina Caporal la suit au pas, pour s'en distancier dès qu'elles posent le pied sur le trottoir. Elle effectue quelques enjambées pressées du bout de ses escarpins, enjambées qui la mènent tout droit à sa Cadillac ultracirée.

\* \* \*

La résidence familiale est déserte et silencieuse. Toutes les lumières sont éteintes, hormis celles mettant en valeur les beautés du paysage extérieur. L'entrée pavée, bordée de potentes, de rhododendrons et de longues plantes herbacées, amène les visiteurs de la barrière automatisée jusqu'au portail. Sécurité oblige. Pasquale appuie sur les cinq touches qui composent le code comme s'il jouait avec la télécommande de son téléviseur. Bien qu'il n'ait jamais trempé dans les affaires illicites de son frère et qu'il n'ait pas l'intention de s'y mouiller, Pasquale est aussi familier avec ce protocole qu'un mafioso dans l'âme.

*Bon, par où commencer?* se dit Pasquale, en prévision de son déménagement.

Ses soucis ne sont pas financiers, mais plutôt logistiques. S'il a amplement d'argent en banque pour faciliter sa transition de vie, il réalise qu'il lui manque tout, absolument tout. Du mobilier d'intérieur en entier jusqu'à la plus banale des spatules. Un soupir d'agacement parvient à s'échapper d'entre ses lèvres pincées. Comme s'il avait le temps de magasiner pour ces moindres bidules du quotidien ! Un énorme contrat publicitaire pour le compte d'une célèbre chaîne de restaurants lui prend chaque minute de chaque journée. Pour se dépanner de façon temporaire, il partira donc avec quelques accessoires utilitaires se trouvant en double dans les pièces principales de la maison. Vic pourra s'en passer pendant un certain moment, d'autant plus qu'il a lui-même commencé à emballer de son propre côté et qu'il choisira sans doute de se rééquiper en neuf, connaissant son goût du luxe !

Après avoir déplié deux grandes boîtes de carton, Pasquale s'affaire à y déposer des objets non cassants. Bien sûr, il n'entend pas la voiture se garer au coin de la rue transversale, à quelques dizaines de mètres de là. Il ne perçoit pas les bruits des hommes sautant par-dessus la clôture, côté piscine.

— Aussi bien s'ouvrir un petit rouge, tant qu'à faire des boîtes tout seul, déclare Pasquale, faussement festif, en s'armant du tire-bouchon.

C'est alors que trois inconnus masqués, massifs, mais étonnamment agiles, défoncent la porte-fenêtre de la cuisine. Le système d'alarme se met à crier. Ils ont très peu de temps devant eux. C'est ainsi qu'ils se ruent sur Pasquale, qui a déjà

pivoté dans un effroyable sursaut. Ce dernier a le réflexe de planter son tire-bouchon dans la tête de l'un des mastodontes. Le blessé maugrée une suite de mots et de jurons incompréhensibles, tout en se prenant le crâne à deux mains. Pasquale continue de se débattre, donnant toutefois des coups de poing dans le vide la plupart du temps. Lorsqu'il tente d'asséner un coup de front au plus costaud de ses assaillants, il en perd ses lunettes et se retrouve plongé dans un flou déconcertant. Les intrus en profitent pour passer une corde autour de son torse, plaquant ainsi ses deux bras le long de son corps. Puis, ils serrent les liens avec une force brute. Pasquale crie toute sa rage et sa douleur, alors que la corde lui brûle atrocement la peau. Il ne porte qu'un t-shirt en cette humide journée d'été et s'en veut de ne pas avoir enfilé une chemise comme il le fait si souvent. Sachant qu'il sera bientôt à court de moyens, Pasquale rassemble le peu d'énergie qui lui reste et dirige un féroce coup de genou vers l'entrejambe de l'étranger masqué qui s'apprête à lui lier les mollets. L'adrénaline a sans doute contribué à la puissance du coup asséné, puisque l'homme s'effondre à genoux. Finalement, l'inévitable se produit: Pasquale est ficelé de la tête aux pieds. Mais, il a au moins offert une opposition. Il se dit que son défunt père ainsi que son jumeau Vic auraient été fiers de lui. Sur cette pensée, il plisse les paupières pour les clore de force et ne pas voir la mort approcher. Il entend le grincement d'une vieille fermeture éclair qu'on remonte. Paniqué comme jamais, il comprend qu'on l'a placé dans un grand sac de vinyle, en direction de... ? À défaut d'avoir une réponse à cette terrifiante question, Pasquale se dit qu'entre un cadavre qui part pour la morgue et lui, il n'y a sûrement pas beaucoup de différences. Un terrible sanglot lui coupe le souffle.